

Le bazar de la cathédrale de Montréal.—Le bazar de la cathédrale de Montréal est terminé. Il a duré quelques jours de plus qu'on ne croyait au commencement. Il a fait son mois et il a dignement fini, comme il avait débuté.

Ça été une démonstration superbe à tous égards, une démonstration dont notre vénéré archevêque a lieu d'être satisfait, et dont les catholiques de l'archidiocèse de Montréal ont droit d'être fiers. Le public a généreusement répondu à l'appel qui lui avait été fait, et nous pouvons même dire que le succès dépasse les espérances, sinon des optimistes et des enthousiastes, du moins des autres zéloteurs de l'œuvre de la cathédrale de Montréal.

Nous avons lieu de croire que la recette totale est d'environ quarante mille piastres. Si cela ne couvre pas toutes les dettes de la cathédrale—le toit seul coûte \$100,000 et le dôme \$50,000—cela suffit néanmoins à établir l'équilibre et assurer le sort de l'entreprise. C'est un magnifique résultat.

Comme bazar, au reste, on n'a jamais rien vu de pareil au Canada, et on n'a encore vu rien de mieux aux États-Unis, où le plus beau bazar a été celui de la cathédrale de New-York—New-York qui compte 400,040 ou 500,000 catholiques, dont un bon nombre de millionnaires.—*La Minerve.*

Les Frères des écoles chrétiennes et les ouvriers de Paris.—Un boulanger de Paris écrivait au frère directeur de l'école Saint-Louis :

"J'ai l'honneur de vous offrir, depuis le 1er juillet jusqu'au 31 octobre 1879, autant de pain qu'il vous sera nécessaire, pour le prix que vous voudrez bien le payer. Je n'ai pas à vous en dire bien long.

"J'ajoute même que s'il ne vous est pas possible de payer ce pain, je vous le fournirai pour rien pendant quatre mois. Mais, je vous en prie, profitez-en."

Un autre, marchand boucher, écrit cette autre lettre. Nous copions textuellement :

"Pardonnez-moi la liberté que j'ose prendre auprès de vous... Voici la chose : Je voulais vous proposer de consentir à ce que je prône à ma charge une livraison de viande de quinze kilogrammes par semaine, les jours qu'il vous plaira de me fixer.

"Je pense, cher frère, que vous voudrez bien accepter cette offre qui vous est faite de bon cœur : vous me contrarieriez beaucoup en me refusant.

"Sachez bien cher frère, que, si je vous offre cela c'est que je puis le faire sans que cela me gêne, et, si vous me proposiez de me payer, ce serait me refuser, car je n'accepterai rien de vous.

"Si je le fais, c'est que je suis convaincu que dans une autre vie, quelqu'un m'en tiendra compte."

Braves et nobles cœurs ! oui, Dieu vous bénira, et nous, vos amis, nous vous remercions du plus profond de notre cœur au nom des frères et au nom de tous les honnêtes gens.

A Paris, deux messieurs, quêtant en faveur des écoles des frères, demandaient une adresse. "N'êtes-vous pas les messieurs qui quêtez pour les frères, répliqua le concierge ?

— Oui, pourquoi ?

— Ayez donc l'obligeance de monter chez une de nos locataires : elle n'est pas riche, mais elle a son fils chez les frères, et elle m'a vivement recommandé de vous faire cette prière. "

Et nos amis grimpent presque en haut de la maison et ils exposent le but de leur visite.

Je vous suis bien reconnaissante, Messieurs, leur dit cette mère de famille, d'avoir pris la peine de monter si haut ; mais je tenais à vous dire que je vous remercie du fond du cœur pour les services que vous rendez aux ouvriers de notre quartier, en conservant les frères. J'ai mis de côté une petite somme, je voudrais bien avoir davantage, mais prenez-la. Puis elle leur remit 10 francs et elle ajouta :

"C'est ma voisine qui ne sera pas contentel"

— Et pourquoi donc, Madame, demandaient les visiteurs ?

— Parce qu'elle ne vous attendait pas aujourd'hui et qu'elle n'a pas eu le temps de vendre ce qu'elle avait mis de côté pour les frères.

— Comment, vendre ?...

— Eh ! oui, nous ne sommes pas riches, mais on a bien quelques petits souvenirs ! Elle voulait vendre un peigne en écaille et ses boucles d'oreilles, mais elle les vendra demain."

Nos amis étaient émus jusqu'aux larmes de tant de simplicité et de tant de dévouement.

Le mouvement du rapatriement aux États-Unis et l'œuvre de la colonisation.—Nous lisons à l'égard de cette importante question ce qui suit dans *Le Défenseur*, journal publié à Holyoke, États Unis :

"Le *Défenseur* a déjà parlé à plusieurs reprises de la colonisation depuis quelques temps, mais c'est là une question si importante et j'oserai dire si nationale qu'on ne saurait y revenir trop souvent. La presse canadienne française des États-Unis a pour mission non-seulement de traiter les questions qui concernent directement les Canadiens de ce pays, mais de plus toutes les questions qui de loin ou de près touchent aux intérêts généraux de la nationalité, tant au Canada que de ce côté-ci de la ligne 45ème.

"La colonisation est une question qui nous intéresse suprêmement, car de son progrès dépend en grande partie le développement de notre race et l'influence qu'elle devra exercer dans l'avenir en Amérique. De nos jours il se fait une véritable guerre entre les différentes nationalités qui habitent ce continent, guerre pacifique si l'on veut, mais qui n'en existe pas moins.

"Chacune s'efforce à absorber et à dominer les autres, à se créer un empire. Or, dans cette lutte des diverses nationalités les uns contre les autres, notre devoir à nous Canadiens, est de travailler à nous fortifier et à nous renforcer de plus en plus. Nous devons nous efforcer à reculer les bornes du patrimoine que nous ont légués nos pères, on nous emparant des terres inhabitées. La race prédominante de l'avenir sera certainement celle qui aura su se tailler un plus vaste territoire, dans les régions du Nouveau-Monde.

"Une colonie canadienne qui progresse et grandit dans une ville est un rameau de l'arbre national qui se développe et s'épanouit ; au contraire, si cette colonie est placée au milieu de la forêt, et forme le noyau d'un centre rural qui plus tard comprendra plusieurs paroisses, elle est alors une racine de ce même arbre qui plonge dans le sol, et va y puiser la sève qui alimentera dans l'avenir une foule de rameaux qu'elle aura fait naître.